

CYCLE DE MOBILISATION

Isabelle Sommier

in Olivier Fillieule *et al.*, *Dictionnaire des mouvements sociaux*

Presses de Sciences Po | Références

2009

pages 173 à 180

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/dictionnaire-des-mouvements-sociaux---page-173.htm>

Pour citer cet article :

Sommier Isabelle, « Cycle de mobilisation », *in* Olivier Fillieule *et al.*, *Dictionnaire des mouvements sociaux*
Presses de Sciences Po « Références », 2009 p. 173-180.

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

➤ CYCLE DE MOBILISATION

Le concept de cycle de mobilisation (*cycle of protest* ou *cycle of collective action*) a été proposé par Sidney Tarrow dans une étude consacrée aux mouvements sociaux en Italie à la charnière des années 1960 et 1970. Il s'entend comme une « vague croissante puis décroissante d'actions collectives étroitement liées et de réactions à celles-ci » (1995, p. 95) qui serait attestée au vu de cinq éléments : l'intensification du conflit, sa diffusion géographique et sociale, l'apparition d'actions spontanées mais aussi de nouvelles organisations, l'émergence de nouveaux symboles, de nouvelles interprétations du monde et idéologies, l'extension du répertoire d'action. Tout cycle suivrait trois phases : une phase ascendante de

révolte – celle du « moment de folie » où tout semble possible, pour reprendre une expression d'Aristide Zolberg (1972), une phase de zénith marquée par la radicalisation des actions, une phase descendante elle-même scandée en quatre temps (la création de nouvelles organisations, la routinisation de l'action collective, la satisfaction au moins partielle des demandes, le désengagement).

LES PREMIÈRES ÉTUDES SUR LES MOUVEMENTS CYCLIQUES

L'interrogation sur d'éventuels mouvements cycliques rythmant les activités humaines est ancienne en sciences sociales, à commencer par l'économie, dont Tarrow s'inspire explicitement. Elle est au cœur de la démarche d'Albert Hirschman lorsqu'il émet l'hypothèse de cycles d'engagement consécutifs à des phases de retrait dans la sphère privée. Au principe de ces alternances de « bonheur privé » et d'« action publique », se trouverait la déception sur laquelle tout type d'investissement, portant « les germes de sa propre destruction », déboucherait inéluctablement : si l'engagement est coûteux, il est aussi source de plaisir, mais les satisfactions qu'il procure tendent à s'éteindre. Contre Mancur Olson, Hirschman souligne ainsi avec force que « le bénéfice individuel de l'action collective n'est pas la différence entre le résultat espéré et l'effort fourni, mais la somme de ces deux grandeurs » (1983, p. 150). D'un tout autre point de vue, méthodologique notamment, Edward Shorter et Charles Tilly ont proposé, à partir de leur étude quantitative des grèves en France de 1830 à 1968, la notion de « vagues de grèves » dès lors que « le nombre de grèves et de grévistes pour une année dépasse de plus de 50 % la moyenne des cinq années précédentes » et jusqu'à en faire une spécificité française. Cette dernière thèse a depuis été vigoureusement critiquée par des historiens qui ont à l'inverse resitué le cas français dans une

perspective européenne. Un regard comparatif permet en effet de repérer des pics de contestation similaires et relativement simultanés dans plusieurs pays à la charnière des deux siècles, en 1919-1920, en 1936 et 1947, à la fin des années 1960. Leur objection conduit à une autre interrogation distincte de celle des *trends* (tendances) de longue durée à la Hirschman : celle de la diffusion d'un mouvement social au-delà de ses frontières sociales ou géographiques initiales.

L'ÉTUDE DE L'ENVIRONNEMENT DES MOUVEMENTS SOCIAUX

Le concept de cycle de mobilisation s'inscrit dans le modèle du processus politique et donc dans une approche structurelle issue des théories de la mobilisation des ressources. Contre les analyses dites du comportement collectif, il s'agit d'appréhender les mouvements sociaux dans leur ensemble et au regard de leur environnement, notamment du contexte politique. Aussi le concept est-il chez Tarrow intimement entrelacé à celui de structure des opportunités politiques puisque, selon lui, c'est leur extension qui constitue la condition essentielle de l'ouverture d'un cycle, aux côtés de l'existence de « conflits structurels » sur lesquels il ne s'attarde pas. Il l'est également à celui de répertoire d'action de Tilly (1978), tant il est vrai qu'un cycle est souvent identifié à un mode d'action particulièrement saillant comme le sit-in dans les années 1960 aux États-Unis, les grandes manifestations des « révolutions de velours » qui marquent l'effondrement du bloc de l'Est ou la forme « forum » dans les mobilisations altermondialistes aujourd'hui. Pour Tarrow, ce sont précisément ces « moments de folie » de début de cycle qui, par leurs innovations, permettent à celui-ci d'évoluer en même temps qu'ils sont tempérés par la permanence de la « gamme » d'actions possibles. Les cycles sont ainsi marqués par

une combinaison de formes de protestation : les modes classiques font l'objet d'adaptation, d'invention ou de redécouverte (par exemple, lors de l'« automne chaud » italien de 1969, le recours aux grèves perlées, tournantes ou du zèle, au « cortège interne » dans les ateliers pour convaincre les ouvriers de se mettre en grève, y compris en usant de pressions à leur égard), tandis que les organisations existantes voire traditionnelles reprennent les actions innovantes des nouveaux venus. Leur emprunt et leurs déclinaisons multiples suivant les groupes et les contextes contribuent à la diffusion des conflits et, parfois, survivent à l'épuisement du cycle, de sorte à enrichir le répertoire d'action existant et par conséquent à le transformer. Ainsi les nouveaux mouvements sociaux des années 1970 se nourrissent discursivement comme matériellement des thèmes et modes d'action qui ont émergé autour de 1968. Par cette combinaison de son concept et de celui de Tilly, Tarrow offre ainsi une réponse à la question de l'évolution des répertoires et, au-delà, fournit potentiellement une clé de lecture diachronique aux scissions contestataires.

LE PROCESSUS ÉVOLUTIF DES MOBILISATIONS

L'intérêt principal du concept de cycle est par conséquent d'envisager les mouvements sociaux sur un plan dynamique et relationnel. Il permet de tracer leur évolution, par un découpage séquentiel, au regard des réponses apportées à la protestation, des réactions qu'elle suscite, par exemple des contre-mouvements, mais aussi des rapports entre organisations en relevant les emprunts réciproques, les logiques de concurrences, les jeux d'alliances et d'opposition, etc. Le processus de radicalisation qui caractérise le cycle italien (et conduit à son épuisement par défection des rangs et élévation des coûts de l'engagement) est par exemple grandement

lié aux compétitions entre groupes. Analyser une mobilisation dans toute son histoire et en relation avec l'ensemble des acteurs est également une alternative pour penser l'extension du conflit autrement qu'en termes de « contagion ». La diffusion d'une mobilisation au-delà de ses frontières sociales ou géographiques initiales est favorisée par la circulation de l'information, notamment par les médias, et par la structure des réseaux existants dont la morphologie sera à son tour affectée par le cycle (par exemple, les églises et les campus pour le mouvement pour les droits civiques, les relations de voisinage pour la Commune de 1871 d'après l'étude de Roger Gould) (1995). Elle conduit à porter une attention particulière au rôle joué par les courtiers (ou *brokers*) qui mettent en relation des espaces sociaux ou groupes séparés, contribuant ainsi à déssectoriser le conflit et à l'engager vers une situation de crise politique analysée par Michel Dobry (1986). Doug McAdam a prolongé l'effort de Tarrow pour dépasser une « vision statique de l'action collective qui privilégie la structure au détriment du processus et les mouvements singuliers au détriment du cycle de protestation » (1995, p. 218) ou des « familles de mouvement » qui en sont les acteurs. Il distingue les mouvements « initiateurs » (*initiator movements*), qui « annoncent ou déclenchent un cycle de mobilisation identifiable », des mouvements « suivistes » (*spin off movements*) qui, « sous différents aspects, tirent leur impulsion et inspiration » des premiers : ils en adaptent le modèle organisationnel, voire se développe en leur sein, et s'alignent sur le *master frame* (par exemple le cadre « droits civils » du cycle américain des années 1960 qui s'élargit à partir du mouvement noir à l'ensemble des groupes : étudiant, féministe, pacifiste, homosexuel, antinucléaire, etc.). Les deux types de mouvements relèvent de déterminants sociaux différents : si McAdam s'accorde avec Tarrow pour faire de l'extension des opportunités politiques le facteur principal d'émergence des initiateurs, il

en va autrement des seconds, en particulier lorsque ceux-ci prennent place dans un pays autre que celui des initiateurs : les processus cognitifs et culturels constituant des moteurs pour eux. McAdam s'inspire ici de l'apport des analyses des transferts culturels pour envisager les réseaux et types de liens qui favorisent la diffusion des mouvements sociaux. En proposant une analyse moins monolithique des conditions de possibilité d'un cycle de mobilisation, sa distinction permet en partie de lever une des objections envers un concept qui hérite des faiblesses de celui auquel il est congénitalement rattaché : la structure des opportunités politiques. De même, en s'amarrant au répertoire d'action collective, l'analyse en termes de cycle s'expose à des critiques similaires : tout comme l'avaient déjà dénoncé les historiens à l'encontre de la notion de « vague de grèves », le modèle de Tarrow tend à la fois à négliger les « poussées secondaires » et à accentuer les discontinuités entre les épisodes. Le principal problème qu'il soulève vient de la méthode la plus souvent retenue pour « valider » l'existence d'un cycle : la *protest events analysis*. De ce fait, la recherche pionnière de S. Tarrow s'est-elle appuyée sur le dépouillement d'un quotidien italien de 1966 à 1973, sans que par ailleurs le choix de ces dates ne soit expliqué de façon satisfaisante, de sorte qu'on pourrait se demander si le cycle ainsi dégagé n'est pas simplement le produit de l'instrument de mesure, ce qui ne peut que l'isoler exagérément, voire le suspendre, dans le temps sans aucune dimension diachronique. Et comme le souligne Olivier Fillieule (2007), ce type d'analyse présente un certain nombre de biais liés à la confusion entre cycles d'attention médiatique et cycles de protestation, à moins d'y adjoindre, comme le suggère McAdam, d'autres outils comme des analyses de réseaux.

Isabelle SOMMIER

Renvois :

Analyse événementielle, Contre-mouvement, Répertoire d'action, Structure des opportunités politiques.

Bibliographie :

FILLIEULE (Olivier), « On n'y voit rien. Le recours aux sources de presse pour l'analyse des mobilisations protestataires », dans Pierre Favre, Olivier Fillieule et Fabien Jobard (dir.), *L'Atelier du politiste. Théories, actions représentations*, Paris, La Découverte, 2007, p. 215-240.

GOULD (Roger V.), *Insurgent Identities. Class, Community and Protest in Paris from 1848 to the Commune*, Chicago (Ill.), University of Chicago Press, 1995.

HIRSCHMAN (Albert O.), *Bonheur privé, Action publique*, Paris, Fayard, 1983.

MCADAM (Doug), « Initiator and Spin-Off Movements : Diffusion Processes in Protest Cycles », dans Mark Traugott (ed.), *Repertoires and Cycles of Collective Action*, Durham (N. C.), Duke University Press, 1995, p. 217-239.

SHORTER (Edward) et TILLY (Charles), *Strikes in France, 1830-1868*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974.

TARROW (Sidney), *Democracy and Disorder. Protest and Politics in Italy, 1965-1975*, Oxford, Oxford University Press, 1989.

TARROW (Sidney), « Cycles of Collective Action : Between Moments of Madness and the Repertoire of Contention », dans Mark Traugott (ed.), *Repertoires and Cycles of Collective Action*, Durham (N. C.), Duke University Press, 1995, p. 89-116.

TILLY (Charles), « Réclamer viva voce », *Cultures et conflits*, 5, printemps 1992, p. 109-126.

TRAUGOTT (Mark) (dir.), *Repertoires and Cycles of Collective Action*, Durham (N. C.), Duke University Press, 1995.

ZOLBERG (Aristide), « Moments of Madness », *Politics and Society*, 2, 1972, p. 183-207.

